

Jamais on n'avait ri autant

Autor(en): **Woelfli, F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 34

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225390>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160.

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



LO TRACTEU ET LO BAO

On fiéraud de tracteu desà dinse à n'on bàu :
« Pòuro maillè, sé pas quemet te pào
Et cliào machine vant tant chà
Vài-to, la mouïda, ào teïmps d'ora,
L'è lo tenotmobile et pu l'è lo tracteu.
Cein fuse quemet la vepu.
Cein l'è vi, cein l'è fort, et pu cein l'è robusto.
Rein pào l'è z'arrevà. Tot s'accoune tant justo
Et cliào machine vant tant chà
Que vant déguenautsi ti l'è vilhio z'applià.
L'è tsevan et l'è bàu l'è d'ài vilhie quinquerne
Que sarant ào rebut tot quemet l'è giberne,
L'è z'èpaulette, l'è quièpi,
Le taise, l'è pouce et l'è pi
Ao dzo de vouà faut d'ao novè.
— D'ao novè ! fà lo bàu. L'è pe vilhio z'affère
Por tè v'aliat pas onn' istièrè :
Tot cein, por tè, l'è bon à mèpresè
Tot parài que d'ao pan mousi.
Mè, mè seimblie que su sta terra
Sè faut pas bragà. La misère
L'a on bliessen por ti :
Se n'è bliet, l'è pourri.
Clli qu'a jamé rein zu n'a pardieu qu'à atteindre.
Lo novè, lo galé pào pas adè preteindre
D'itre tot d'ao long esparmà,
Lo resto itre condanà
A crèvà sein pedbi, sein pouài reindre serço.
Clli que seimblie lo moins per ice,
Lo plie maillè, lo plie bêtor,
Quand sè devenera on dzor
A bin plie fin que li pào itre util' à oquie.
— Te crài cein, gros pansu ? — Mâ, porquie
Pas. — L'è lo premè coup qu'on arài yu on bàu
Util' à n'on tracteu. N'i-to pas vergognào
De dere dinse d'ài z'affère ?
— Clli qu'a pas vu pào adè vère !
— Rein d'ao tot ! — On sà pas. Onn' idée de bàu
Mè dit que ne faut pas itre tráo orgolhiào.
— Botsà ! — T'eincolèrèye pas, s'ài sadzo ! »
Po l'ài montrà, de radzo
Lo tracteu l'a voliu on bocon sè goncllià :
On oût onna brison : Cllia... cllia... !
Et lo vaicè tot détraquà
Et pu allà queri... lo mädzo...
L'a falu po menà lo tracteu ào garàdzo
Applièbi lo bàu d'èvan li.
Noùtron tracteu n'eïn menà pas lardzo
Et l'utilo d'ài doù l'ètai bin lo maillè.
Marc à Louis.

COMMENT ILS FINISSENT

QUAND nous étions sur les bancs de l'école, on nous apprenait, entre autres choses, la célèbre loi chimique de la conservation de la matière : « Rien ne se perd, rien ne se crée... tout se transforme ! »
Que de fois, notre professeur nous l'a répétée cette loi !
Vous verrez, nous disait-il, quand vous poursuivrez vos études, que toute la chimie, toute la physique, toute la mécanique est basée là-dessus !
Ma foi, je n'ai pas poussé bien loin mes con-

naissances scientifiques et je n'ai pas pu contrôler, l'éprouvette à la main, si notre vénérable professeur avait dit vrai ! Mais cependant, dans la vie de tous les jours, je suis certain que vous aurez remarqué, comme moi, qu'en effet tout se transforme ! Par exemple, vous, madame, qui êtes passée maîtresse dans l'art subtil et délicat de donner une forme « mode » à votre robe... de la saison dernière, vous qui savez en un tour de main rajourner la ligne de votre chapeau... un coup de ciseau ici, une garniture là ! Et vous, madame, qui redonnez aux « restes » du repas de midi, cette apparence irrésistible d'un met bien « mijoté » ! L'art d'apprêter les restes !... Vous voyez bien que tout se transforme !
Et vous, monsieur, qui métamorphosez vos lames de rasoir en grattoirs, et les chambres à air de votre vélo... en ceintures de natation ! Et vous qu'...

Laissons ! La liste serait trop longue...
Et puis, examinons un peu les enfants, ils nous dament le pion à tous, dans cet art de transformer les choses ! Je me souviens de la destinée héroïque d'un vieux « pilon » à pommes de terre que ma mère avait abandonné à l'un de mes frères. Un jour, on le trouva, à plat-ventre sous un lit, poussant des cris de perdu ! on se précipita à son secours :
— Que fais-tu là-dessous, avec ce pilon ?
— Mais laisse-moi... je fais la chasse au pecaric !

Et tenez, l'autre jour, je croise un petit bonhomme tout en sueur. Il portait deux énormes roulements à billes, et comme je le regardais, il me fait :

— Oh ! vous savez, on ne dirait pas... mais c'est lourd ! Il y a bien trois kilos !
— Qu'est-ce que tu veux faire avec ça ?
— Oh ! ben, j'sais pas encore ! On essayera de faire une trottinette ou un petit char !

Et, prenant son courage à deux mains, il est reparti, avec ses trois kilos de roulements à billes ! je ne sais pas si vous voyez ce que c'est ? Généralement, ce sont des pièces d'automobiles, et ceux en question devaient provenir d'une superbe conduite intérieure... de grand luxe ! Les gosses font le tour des garages et comme le mécanicien ne sait plus que faire de roulements qui ont pris du jeu, il les leur donne :

— Tiens prends ça... et que je ne te revoie plus par là !

Alors, on rentre à la maison, et l'on se met à l'œuvre : deux lattes de bois avec un roulement à chaque bout, une planche clouée sur le tout, un bout de ficelle comme volant... et voilà la limousine prête à partir, à fond de train sur les trottoirs !

...Ne trouvez-vous pas... que rien ne se perd et que tout se transforme !
Benj. Guex.

Il y a certains cas... — L'homme est ainsi fait qu'il veut toujours avoir plus qu'on ne lui donne.
— Pas toujours ! Ainsi quand le tribunal lui donne six mois de prison !

C'est juste ! — Fin de conversation dans un salon :
— Quand chacun aura son aéroplane, dit ce bon Toupin, la philosophie y gagnera, car les caractères s'adouciront.
— Comment cela ? s'exclame-t-on.
— Dame, avouez que l'on s'habitue à passer par-dessus bien des choses !

JAMAIS ON N'AVAIT RI AUTANT

Il y a de cela vingt-cinq ou trente ans — je ne saurais le dire au juste — l'excellente société littéraire lausannoise « La Muse » avait monté et joué une pièce humoristique, bien de chez nous et due à la plume de M. René Morax, l'auteur vaudois bien connu. Elle avait pour titre : *Les quatre doigts et le pouce* ou *La main criminelle*. Il y eut une bonne série de représentations à la Maison du Peuple et la salle fut chaque fois pleine à craquer, sans qu'il fut besoin de faire de la publicité.

Le titre pouvait laisser supposer qu'il s'agissait d'un sombre drame à faire frémir d'horreur. Ce fut précisément le contraire. La pièce était d'un comique tellement irrésistible, par le dialogue et par ses scènes inénarrables que, dès la première représentation, le succès fut énorme.

Je n'irai pas jusqu'à affirmer que le dessus du panier des amateurs de littérature raffinée et de haute tenue se soit battu pour avoir des billets. Ce serait exagérer les choses. L'auteur avait fait une pièce à la portée de tout le monde, du peuple vaudois en premier lieu. J'entends bien ce peuple simple qui veut pouvoir comprendre ce qu'on lui présente. Il se laisse émuovoir assez facilement, mais il demande surtout qu'on le fasse rire, d'un bon rire franc qui part tout seul.

Or, foi de Rabelais, l'auteur avait réussi, en cela, au-delà de toute conception. Jamais encore la modeste salle de la Caroline n'avait retenti de pareilles « recâfées », de tels rires homériques et continus. A tel point que le public demandait grâce et suppliait les acteurs de lui laisser le temps de reprendre son souffle. On criait : « Arrêtez un moment ! On a mal au ventre, à force de rire ! » Les acteurs eux-mêmes, lors de certaines situations abracadabrantes ou de répliques particulièrement drôles, avaient beaucoup de peine à ne pas faire chorus avec le public qui, littéralement, se tordait. Et je ne voudrais pas affirmer que la concierge, le lendemain des représentations, n'ait pas dû employer de la sciure, afin de faire disparaître les traces visibles provenant de dilatations trop énergiques de tant de rates mises à une trop rude épreuve. Honni soit qui mal y pense !

Il est même fort probable que, pendant un certain temps, les médecins lausannois ont dû s'apercevoir d'une sérieuse diminution du nombre des consultations pour embarras gastriques, mauvaise fonction de la rate, cas d'hypocondrie et autres bobos du même genre, par suite des soirées de rires ininterrompus à la Maison du peuple. Le corps médical eût pu intenter procès en dommages-intérêts à M. Morax et à ses interprètes, pour concurrence déloyale. Au surplus, les personnes qui ont assisté à l'une ou l'autre de ces représentations et dont la mémoire est restée fidèle, devront avouer que mon récit, sous ce rapport, n'est nullement exagéré.

Je ne me souviens plus que d'une faible partie des scènes de la pièce. Il y était question d'un crime. L'empreinte d'une main devait révéler le criminel, mais cela était tout à fait accessoire. Dans l'idée de l'auteur, il s'agissait de présenter au public les péripéties mouvementées par lesquelles une « Dramatique » de village avait à

passer, lorsqu'elle voulait mettre sur pied une « première » d'une pièce de théâtre. Dans « Les quatre doigts et le pouce », l'auteur de la pièce, le directeur de la troupe d'acteurs, le régisseur, le metteur en scène et l'acteur parlant au public était Monsieur le Régent en personne, cumulant ainsi ces cinq emplois.

Les rôles, y compris les féminins, étaient tous tenus par des jeunes gens du village même. A cette époque, les parents ne permettaient pas aux jeunes filles de jouer sur une scène. C'est pour ce motif que le directeur de la « Dramatique » avait dû faire abstraction du beau sexe. Or, c'est précisément grâce à ce fait que la pièce fut d'un comique achevé.

La scène était divisée en trois parties visibles, de gauche à droite : 1° les coulisses ; 2° la scène ; 3° une partie de la salle, bancs en gradins, avec le public qui était venu voir jouer la pièce de Monsieur le Régent.

Il y avait dans la pièce une vicomtesse Adélaïde de Froideville, amoureuse du jeune comte Agénor de Montprévevres, puis les parents, de part et d'autres, sans oublier la Lisette, soubrette de la vicomtesse. Dans la conception de M. Morax, le régent, supposé l'auteur de la pièce, avait distribué les rôles et dirigeait les répétitions. Dès le début, les difficultés parurent à ce dernier presque insurmontables. Il avait à lutter contre l'accent du terroir, contre une incompréhension désespérante du texte à étudier et le peu d'aptitudes scéniques des acteurs, dans les rôles féminins surtout. Ces jeunes villageois prononçaient à haute voix les indications accessoires intercalées dans le texte, comme par exemple : — « Il entre par la gauche, tenant un bouquet », — ou bien : — « Il sort à droite avec Lisette », ou encore : — « Il tient la vicomtesse par la taille ». Le régent avait beau leur dire que c'étaient des indications pour eux seuls. Inutile. Sur la scène, au milieu d'une tirade, ces acteurs de fortune débattaient le tout, à la suite et sans broncher. On peut se figurer l'hilarité provoquée dans l'auditoire, mais aussi le désespoir du pauvre directeur qui s'arrachait les cheveux.

A un moment donné, le régent demande à l'acteur qui doit faire le rôle de la soubrette :

— Dis voir, Pilet ! Depuis le temps que je m'éreinte de te dire qu'une soubrette ne doit pas sentir le tabac et avoir une allure sémiillante, comme un papillon. Alors, toi, tu t'obstines à « torailler » ton caporal, malgré la défense, et tu gardes tes bottes de tringlot sous tes jupes de femme de chambre !

Ce même Pilet, prêt à paraître sur scène, est interpellé dans les coulisses : — Hé, Pilet ! Quelle heure est-il ? — Et voilà notre gaillard, en seyante toilette de jeune soubrette, qui se met à relever la première jupe, puis une seconde et enfin un dessous en dentelles, pour sortir de la tige d'une botte sa montre, un « péclot » antédiluvien, du diamètre d'une soucoupe et qui répond : — C'est d'abord neuf heures moins le quart, Monsieur le Régent ! Est-ce que ça ne devait pas commencer à huit heures ? — Oui, sur le programme, mais on a bien le temps, fut la calme réponse du directeur. — Puis, regardant par le trou du rideau : — Madame la Syndique n'est pas encore là !

Dans les coulisses, les autres acteurs sont passablement excités. Malgré la défense, ils ont fait venir deux litres du « Lion d'Or ». — Pour combattre le trac, disent-ils.

Ulysse, le dragon, chargé du rôle de la vicomtesse, avait depuis quelques mois « une dent » contre l'Albert au notaire, à cause de l'Elvire de la Poste, et cherchait le moyen de jouer un bon tour à son rival qui tenait le rôle d'Agénor de Montprévevres. Ce dernier, lors de sa déclaration d'amour, devait plier le genou devant la belle Adélaïde, mais à chaque répétition il oubliait cette attitude chevaleresque et restait planté devant sa fiancée, aussi raide qu'un piquet. Mais lorsque le régent lui rappelait son oubli, Agénor tombait sur les deux genoux comme

un plot de ciment, au risque de faire crouler le plancher.

Lors de la « première », Ulysse, en vicomtesse, devait tomber mort, ou tout au moins évanoui. Agénor, en vicomte éploré, devait se jeter sur le corps de son Adélaïde et lui crier des mots d'amour.

Albert tenait sa vengeance. Il s'était muni de tabac à priser dont il bourrait sournoisement le nez de la vicomtesse — son ennemi Ulysse. — Ce dernier, naturellement, se met à éternuer à coups répétés, au moment le plus dramatique de la scène, ce que voyant, le régent lui crie à travers les décors :

— Nom de sort, nom de sort ! Qu'est-ce que tu fous, Ulysse ? Vas-tu bientôt arrêter ce commerce ? Quand on est mort, on est mort pour à de bon et on n'éternue plus.

Je cite de mémoire ces incidents du plus haut comique dont la pièce fourmillait et qui auraient fait rire un préposé aux poursuites dans l'exercice de ses fonctions. Mais il y en avait encore bien d'autres et des plus drôles. Ce qui se passait sur cette partie de la scène qui représentait la salle villageoise, avec son public spécial et ses bancs en gradins, fut également désopilant. Il y avait Monsieur le Syndic en personne, en fin noir, à côté de son épouse au corsage mirobolant, puis les notoriétés de l'endroit, endimanchées ou en blouses, à faces enluminées. Il y avait surtout une bande de gamins du village et qui, en attendant le lever du rideau, faisait un chahut de tous les diables.

Acteurs et spectateurs, tout le monde se connaissait. Entre ce public-là et les acteurs, il y eut des interpellations directes qui ne manquaient pas de sel.

— Hé, Pilet ! Tu es bien moins « pouët » en femme de chambre que les jours sur semaine, quand tu sors le fumier !

— Dis, Albert ! Si l'Elvire vient à savoir que tu lui fais de la ficelle avec une vicomtesse, elle te lâcherait du coup pour le dragon !

— Dites, Monsieur le Régent ! Quand ils se marieront, l'Agénor avec l'Adélaïde, est-ce qu'on aura congé ?

Et ainsi de suite.

Le régent, auteur de la pièce, s'était réservé le bouquet de ce feu d'artifice de l'esprit vaudois simple et bon enfant. Une fois le rideau tombé sur le dernier acte, le public, littéralement emballé, applaudissait à tout rompre et réclamait l'auteur, à grands cris. Celui-ci, un homonyme de l'auteur réel et acteur-amateur bien connu des Lausannois d'aujourd'hui, vint alors devant le rideau, s'inclina et, rouge d'émotion, dit d'une voix claironnante :

— Eh bien oui ! Parfaitement ! C'est moi qui ait fait cette pièce !

Mais au même instant, il recevait sur son crâne dénudé une gigantesque couronne de verdure, accompagnée d'un nuage de poussière, qu'un machiniste était chargé de décrocher au moment propice. Et ce fut alors la tempête de rire finale. Lentement, le flot des spectateurs s'écoula, mais la gaîté continuait dans la rue, sonore et franche, jusqu'au domicile de chacun. On en avait eu pour son argent et même plus.

La société « La Muse » serait bien inspirée en redonnant « Les quatre doigts et le pouce » à l'entrée de l'hiver, à la Maison du Peuple, ou ailleurs. Elle serait assurée de faire de nouveau quelques salles comblées. Par ces temps de crise et de soucis multiples, elle ferait en outre œuvre humanitaire, en permettant au public lausannois de rire encore une fois, de tout son cœur, en présence de cette production à la conception à la fois simple, heureuse et bien de chez nous.

F. Wœlfli.

Encore mieux ! — Madame Michot est vraiment stupide... ne me disait-elle pas l'autre jour que j'avais l'air d'avoir trente ans.

— Oui, on peut être bête, mais pas à ce point !...

— N'est-ce pas ? Et vous, cher monsieur, en toute franchise, quel âge me donnez-vous ?

— Entre trente-huit et quarante.

UNE BLAGUE

DITES donc, les enfants, si on faisait une blague à Verdevaz ? Il n'est pas encore là.

Les têtes se relevèrent dans le bureau.

— C'est une idée, s'écrièrent-ils en chœur, mais quelle blague ?

Mousseron allait répondre, quand parut le personnage le plus effacé, le plus falot de la ville : Prosper Verdevaz.

A pas feutrés, il se dirigea vers sa place, déroula lentement un épais cache-nez, ôta son pardessus qu'il accrocha avec des gestes méthodiques, enfila ses manches de lustrine et s'assit enfin. Les autres échangèrent en dessous des regards entendus.

Mousseron se leva et, s'approchant de Verdevaz, lui dit avec le plus grand sérieux et avec un air de surprise bien feint :

— Qu'est-ce que vous avez ce matin, vous paraissez souffrant ?

L'interpellé devint vert. Il se tortilla d'un air embarrassé sur son tabouret et répondit d'une voix mal assurée :

— Mais, je n'ai rien !

— Alors, vous ne vous apercevez pas de votre état ? Vous êtes sûrement souffrant ; vous avez une mine de...

Voyant où leur collègue voulait en venir, les autres s'approchèrent également de Verdevaz et s'exclamèrent :

— C'est pourtant vrai, le pauvre, il a une mine à faire peur.

Dans la journée, le garçon de bureau, dûment stylé, considéra Verdevaz avec un air de commisération et lui dit :

— Vous paraissez souffrant, M. Prosper ; vous n'avez besoin de rien ? Vous savez, ne vous gênez pas.

Cette fois, Verdevaz devint blême pour de bon et se demanda s'il avait conscience de son état.

Il ne ferma l'œil de la nuit, l'inquiétude le tenant éveillé. Et, quand il parut au bureau le lendemain, c'est avec raison que ses collègues s'alarmèrent de son teint plombé, de son regard terne.

Sérieusement, vieux, lui déclara Mousseron, acharné au succès de sa plaisanterie, vous n'êtes pas bien, vous devriez demander un congé.

— Un congé ! se récria le malheureux expéditionnaire, épouvanté à l'idée d'affronter le redoutable directeur.

— Et après ? renchérirent Poitron et Soliveau, le patron ne vous mangera pas.

— Je n'oserai pas, objecta Verdevaz.

— Alors, écrivez, suggéra Mousseron.

Vaincu par tant d'insistance et d'arguments décisifs, Verdevaz, d'ailleurs déprimé par une nuit blanche, adressa à son chef une demande de congé longuement motivée.

Le directeur le fit mander le surlendemain.

— Vous êtes malade. De quoi souffrez-vous ?

— J'ai mal partout, monsieur le directeur, balbutia l'expéditionnaire bouleversé.

— Et que ressentez-vous ?

— Des bourdonnements, des maux de tête.

— Et puis ?

— Je n'ai pas d'appétit.

— Et puis ?

— Ni de sommeil.

— Ah ! vous avez de la fièvre ?

— Oui, monsieur le directeur.

— Vous éprouvez comme des brûlures à l'estomac ?

— C'est ça, monsieur le directeur.

— Des pesanteurs ?

Le directeur daigna enfin lever la tête et, ayant invité son subordonné à s'asseoir, prit place en face de Verdevaz, stupéfait. Il n'avait plus sa morgue distante.

Penché sur son interlocuteur, il lui dit familièrement :

— Mon pauvre ami, je vois que vous êtes réellement malade : il faut vous soigner. Combien de jours vous faut-il ?